

ÉLIE BUZYN

Ce que je voudrais
transmettre

Lettre aux jeunes générations



« Un livre indispensable »

François Busnel, *La Grande Librairie*

ALISIO
POCHE

CE QUE JE VOUDRAIS TRANSMETTRE

« Quand les jeunes m'interrogent, je leur réponds que le plus important est de s'opposer activement, par la parole, à toute tentative d'ostracisme. Il faut s'y opposer en se rappelant que nous sommes tous égaux, que nous avons tous les mêmes droits, que nous pouvons tous vivre ensemble à condition qu'il y ait un respect mutuel. »

Suite à la parution de son premier ouvrage, *J'avais 15 ans*, et aux réactions des jeunes publics à qui il raconte Auschwitz, Élie Buzyn a tenu à revenir dans un entretien sur certains sujets qui lui paraissent d'une cruelle actualité. Pour que les générations d'aujourd'hui deviennent à leur tour des témoins du témoin qu'il est lui-même et des garde-fous contre la haine et ses conséquences.

Né à Lodz (Pologne) en 1929, Élie BUZYN est l'un des rares adolescents rescapés d'Auschwitz. Devenu chirurgien orthopédique, il est aujourd'hui l'un des derniers survivants de la Shoah. Son témoignage, *J'avais 15 ans*, a été publié aux éditions Alisio en 2018.

« Il faut le lire. »

Anne Sinclair, à propos de *J'avais 15 ans*

« On fouche du doigt le pire et le meilleur de l'humanité. »

Historia, à propos de *J'avais 15 ans*

« Un destin comparable à celui d'Élie Wiesel, un témoignage bouleversant. Le récit d'un homme debout. »

Ariane Bois, auteure du *Gardien de nos frères*, prix WIZO de l'Académie française, à propos de *J'avais 15 ans*

ISBN : 978-2-37935-140-2
Rayon : Biographies, témoignages



5€
PRIX TTC
FRANCE

Ce que je voudrais
transmettre

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS ALISIO :
J'avais 15 ans, 2019

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr** et
sur les réseaux sociaux LinkedIn, Instagram,
Facebook et Twitter !

Alisio s'engage pour une fabrication éco-responsable !

Notre mission : vous inspirer. Et comment le faire sans
participer à la construction du meilleur des futurs possible ?
C'est pourquoi nos ouvrages sont imprimés sur du papier
issu de forêts gérées durablement.

Avec la collaboration de Judith Vernant

Conseil éditorial : Sophie Carquain

Correction : Studio Asphalte

Mise en page : Jennifer Simboiselle

Design de couverture : François Lamidon

Photo de couverture : Lionel Bonaventure, AFP

Ce livre est le format poche de la première édition
parue aux éditions Alisio en 2019.

© 2021 Alisio,

une marque des éditions Leduc

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon,

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-37935-140-2

Entretiens avec
Élie Buzyn

Ce que je voudrais transmettre

Lettre aux jeunes générations

ALISIO
POCHE

À la mémoire de mes parents
À la mémoire de mon frère

Pour l'avenir de mes petits-enfants

Avant-propos de l'éditeur

Paris, juillet 2018. En ce dimanche, j'assiste avec ma famille à la conférence que donne Élie Buzyn au Mémorial de la Shoah. Nous venons de publier aux éditions Alisio son premier ouvrage, *J'avais 15 ans*, et la salle est comble. Lui aussi est venu en famille : entouré de son épouse, de la plus jeune de ses filles et de plusieurs de ses petits-enfants, il entame son récit d'une voix sûre et légère. S'il a subi l'innommable, Élie ne laisse jamais la douleur peser sur ses mots. Je l'ai toujours vu le regard clair, le pas alerte et la pensée précise. Jamais dans ses yeux bleus je n'ai perçu la souffrance qu'il porte depuis soixante-dix ans. Élie regarde toujours loin devant, même s'il me répète qu'aujourd'hui, à 90 ans, il est « presque à la fin ».

Élie Buzyn est né à Lodz, en Pologne, en 1929, où il a vécu une enfance heureuse avant que la ville ne soit incorporée au Reich, en novembre 1939. En

Ce que je voudrais transmettre

février 1940, un décret oblige les Juifs à se regrouper dans le quartier le plus insalubre de Lodz. Refusant de céder et ne soupçonnant pas le massacre de masse à venir, le père d'Élie rassure sa famille et l'invite à ne pas quitter leur appartement. Le 7 mars au soir, les nazis rassemblent les juifs qui ont refusé d'obtempérer pour les mener de force dans ce qui est en train de devenir le premier ghetto de l'Holocauste. Pour les inciter à se soumettre, ils sélectionnent trois jeunes gens parmi les familles qu'ils ont parquées dans la cour d'un immeuble attenant à celui des Buzyn et les abattent froidement. Parmi eux, Avram, le frère aîné d'Élie, alors âgé de 22 ans. Le lendemain, Élie et les siens sont embarqués pour le ghetto où ils survivront jusqu'à leur déportation à Auschwitz en août 1944. Séparé de ses parents à la descente du train – les autres déportés lui disent quelques heures après son arrivée qu'ils doivent déjà se trouver dans la cheminée –, Élie survit à l'enfer.

Rescapé du plus meurtrier des camps d'extermination, survivant de la « marche de la mort » – ultime supplice de 80 kilomètres dans la neige et le froid qui voit les plus faibles tomber par colonnes entières –, résistant des derniers mois à Buchenwald, il est libéré le 11 avril 1945 et sélectionné au hasard parmi les quelque 400 orphelins étrangers que la France a décidé d'accueillir. Après la survie, il doit désormais relever le défi de la vie.

Avant-propos de l'éditeur

Pendant cinquante ans, et comme beaucoup d'autres, Élie se tait. Il ne parle pas des siens, sauvagement assassinés, des monceaux de cadavres que les fours crématoires recrachaient en épais nuages noirs, de la boue, de la faim, de la peur, de l'odeur de la mort, de la souffrance des corps ni du néant qui s'installe dans les âmes quand on arrache aux êtres humains tout ce qu'ils ont de vivant sans les tuer pour autant.

Et Élie vit. Après sept années en Palestine, il revient en France pour devenir chirurgien orthopédique et se consacrer à réparer les autres en même temps qu'il se répare lui-même. Il fonde une famille, aujourd'hui nombreuse, signant ainsi sa plus belle victoire contre la haine qui aurait voulu l'annihiler. En 1993, et alors qu'il s'était juré de ne plus remettre un pied en Pologne, il retourne à Auschwitz avec son fils qui lui avait fait part de son désir de se rendre sur les lieux de l'assassinat de ses grands-parents. Depuis, il y emmène chacun de ses petits-enfants lorsque ceux-ci atteignent l'âge de 15 ans, l'âge qu'il avait le jour où il a été débarqué des wagons à bestiaux sur la rampe de sélection.

Et depuis, Élie raconte. Il raconte le ghetto, les camps, la marche de la mort, la Libération, la lente reconstruction de la vie après la Shoah et la mémoire qui fait son œuvre. Élie témoigne devant des publics souvent très jeunes (écoliers, collégiens, lycéens...) et,

Ce que je voudrais transmettre

chaque année, parfois plusieurs fois par an, il continue d'accompagner à Auschwitz des groupes d'étudiants, le temps d'une journée.

Après *J'avais 15 ans*, et en réponse aux réactions toujours nombreuses des auditoires devant lesquels il s'exprime, nous avons réalisé avec Élie qu'il lui restait encore beaucoup à transmettre. Et pas seulement cette part d'ombre de l'Histoire dont il est l'un des derniers survivants, mais aussi et surtout cette incroyable part de lumière qui lui a permis d'en réchapper. Car pour avoir survécu, et pour avoir tant pris soin des autres au cours de sa vie sans jamais succomber à la douleur ni au ressentiment, pour s'être toujours dépassé, il fallait bien qu'il porte en lui quelque chose de redoutablement solide et lumineux. Une force qu'il transmet toujours en même temps qu'il témoigne. Une posture qu'il a en partie reçue en héritage et qu'il s'est en partie forgée au contact de l'adversité. Une volonté d'aller de l'avant qui doit nous inspirer.

Mais une inquiétude, aussi. Car si la souffrance passée est indécélable dans les yeux d'Élie, l'inquiétude quant à l'avenir et à une société qui oublierait y transparaît parfois. À nous qui avons la chance de ne pas savoir ce que c'est que de voir massacrés les siens, Élie veut nous dire que la mémoire est la condition de l'avenir.

Avant-propos de l'éditeur

Se souvenir que des hommes ont un jour été – et sont encore – capables de crimes au seul prétexte de la différence doit nous permettre de rester vigilants et de ne jamais tenir pour acquises les victoires de l'humanité. Face à de telles atrocités de l'Histoire mais aussi de l'actualité (car la haine et les préjugés n'ont pas fini de tuer), Élie Buzyn nous invite à faire résister notre humanité et à lutter activement contre l'intolérance pour que demeure toujours la question posée par Primo Levi : est-il un homme, celui qui est capable d'arracher la vie à un autre homme ? Face à l'intolérance meurtrière, c'est toujours l'incompréhension, l'inacceptation et la résistance qui doivent demeurer.

Ces réflexions nous ont amenés, avec Élie, qui a l'âge de mes grands-parents, à envisager ce nouveau texte comme un dialogue entre deux générations, dont l'une sait qu'il y a urgence à transmettre l'Histoire et l'autre se doit de veiller sur l'avenir. Ce modeste ouvrage a été écrit au fil d'entretiens qui furent comme des moments de recueillement, à la mémoire des victimes du passé – et de celles, toujours trop nombreuses, du présent – mais surtout en hommage à la vie. Car s'il arrive à Élie de pleurer parfois, ce n'est pas qu'il se laisse déborder par le souvenir de l'horreur, c'est qu'il repense aux moments chargés d'amour et de force dont les siens lui ont fait don.

Barbara Astruc,
éditions Alisio

Première partie
Résister

BARBARA ASTRUC : D'où venez-vous, Élie ?

ÉLIE BUZYN : Je suis né dans une famille extrêmement aimante et prévenante, chacun de ses membres l'étant à sa manière, et j'ai pu recevoir ce que je qualifierais de «dons» de la part de mes parents, de mon frère, de ma sœur, de mes grands-parents. Des dons très enrichissants, qui leur étaient propres à chacun, car ils étaient très différents, et qui m'ont marqué pour la vie.

Ma mère tenait absolument à m'inculquer la notion d'attention à l'autre. Elle me répétait que tous les êtres humains sont égaux et que l'important est d'être à l'écoute des besoins de chacun et d'apporter notre aide, lorsque c'est possible. C'est un enseignement qu'elle m'a transmis dès l'âge de 3 ou 4 ans, à travers des

Ce que je voudrais transmettre

mots ou des actes, des détails auxquels elle faisait en sorte que je prenne garde, ou encore par des missions qu'elle me confiait.

Par exemple, dès que j'ai été scolarisé et que j'ai su compter, elle m'a chargé, tous les vendredis – nous n'allions pas à l'école l'après-midi –, de me tenir sur le seuil de notre maison et de recevoir les représentants des groupes de mendiants à qui nous faisons l'aumône la veille du shabbat. Je devais leur demander combien de personnes les accompagnaient, pour leur donner le nombre de pièces correspondantes : s'ils étaient dix, alors je donnais dix pièces...

Je prenais ma fonction très au sérieux, si bien que j'ai fini par m'apercevoir que certains d'entre eux trichaient et revenaient demander l'argent qu'ils avaient déjà touché. Très fier d'avoir découvert la supercherie, j'ai alerté ma mère. À ma grande surprise, au lieu de me féliciter, elle m'a grondé avant de m'expliquer que mon rôle consistait seulement à donner. Et à le faire même si je savais que les mendiants avaient déjà reçu une pièce de ma part. « S'ils ont reçu trois pièces au lieu d'une, ce n'est déjà pas beaucoup et ce n'est pas grave : tu donnes. » Cela m'a marqué pour la vie. J'ai compris que l'important était de donner sans compter, et c'est ce que j'ai enseigné à mes enfants et à mes petits-enfants. Quand on croisait une personne sans abri dans la rue, je tendais une pièce à l'un de mes petits-enfants – ils